

million de concurrents avec plus d'avantages extérieurs que lui ; mais il les devança tous, et parvint à une éminence où personne, peut-être, avant lui n'était parvenu, même avec le terrain le plus avantageux préparé d'avance. Il tomba du pouvoir, ou le résigna par dégoût, et se jeta entre les bras du plus constant de ses ennemis ; il devint prisonnier, fut transporté loin de sa famille et de ses amis à plusieurs milliers de milles du théâtre de sa grandeur et de son influence ; mais il paraît avoir été le même dans l'adversité, et son âme, altière jusqu'à la fin.

« Les générations futures, mieux instruites des faits, parleront plus correctement de son caractère général et de ses actes particuliers, que la génération présente. Nous pensons néanmoins que tous conviendront qu'il a été un des hommes les plus extraordinaires que le monde ait jamais vus ».

J'ai souligné avec intention.

« Mais qu'était ce que cet individu ? »

Singulière phrase, étrange manière de parler du plus grand homme de guerre des temps modernes !

Pourquoi insister sur ce fait qu'il ait devancé un million de concurrents avec plus d'avantages extérieurs ?

Napoléon petit, maigre, aux joues creuses et pâles, à son retour d'Égypte, n'est il pas plus grand que l'empereur en 1813, alors qu'il avait engraisé et qu'il était mieux, extérieurement, pour employer l'expression du gazetier de Québec ?

* * Les poètes de l'époque—je parle toujours de 1821—étaient rares, mais ils se distinguaient à leur manière, pas la m-illeure, malheureusement.

Témoin la poésie suivante dont l'auteur est inconnu :

Pour George Quatre,
Soyons fidel's sujets :
S'il faut combattre
Pour soutenir ses droits,
Pour George Quatre
Soyons fidel's sujets.

Pleins de courage
Montrons lui notre ardeur ;
Faisons carnage,
Soutenons son honneur ;
Pleins de courage
Montrons lui notre ardeur.

Si de la guerre
Nous sommes menacés,
Pour l'Angleterre
Déroutons nos épées ;
Si de la guerre
Nous sommes menacés

Que Dieu bénisse
Ce monarque puissant,
Lui soit propice,
Le conserve longtemps
Que Dieu bénisse
Ce monarque puissant.

Buvons rasades
A ce roi bien aimé,
Chers camarades,
Buvons à sa santé
Buvons rasades
A ce roi bien-aimé.

Il est rare de voir quelque chose de plus inepte.

Lein Ledien

ECHOS DE LA BOHEME CANADIENNE

Paris, 11 avril 1891.

Les vacances de Pâques sont terminées et la reprise des cours et des cliniques nous a rendus à nos bouquins et à notre activité. A l'œuvre encore pour un nouveau trimestre ! Cette perspective, loin de nous effrayer, nous ravit et nous avons presque hâte de voir le terme du repos qu'on nous accorde par intervalle et auquel nous faisons d'habitude un meilleur accueil.

C'est qu'elles n'ont pas été gaies, nos vacances, avec ce temps affreux, fait de giboulées et de bour-

rasques espacées de quarts d'heure de soleil. Je connais peu de choses aussi désagréables qu'un ciel plein de mensonges et qu'une lumière dont le scintillement limpide doit éveiller en nous une constante défiance. La voûte radieuse en un instant se voile et s'assombrit, et de gros nuages venus on ne sait d'où, poussés par un violent tourbillon nous couvrent d'une ablu-tion intempestive.

Bientôt les rayons solaires miroitent dans les dernières gouttes d'eau tombant, comme des cascades de perles, des nues crevées que le vent égoutte et emporte. L'azur redevient resplendissant et pur jusqu'à ce qu'une nouvelle giboulée surgisse et nous embête. On est pris dix fois par jour à ces caprices bizarres de température.

Mais en dépit de ces brusques alternatives de pluie et de soleil, d'ombre et de gaieté bleue, on n'a pas senti tarir en nous les flots de joie qui nous venaient de la primeur des ritournelles d'oiseaux, des premiers bourgeons verts et des émanations tièdes et légèrement parfumées du printemps déjà entrevu.

* *

Et puis cette eau qui tombait, démêlant le fumier et la poussière des chemins, charriant la boue aux puisards, coulant en ruisselets gonflés dans les jardins et roulant en sable et les cailloux des allées, fouettant les arbres nus et les platebandes mornes, pour nous qui voyons plus loin que le fait brutal c'était des feuilles aux massifs, c'était des fleurs dans l'herbe, c'était des senteurs exquises dans l'air ; c'était des nids aux branches, des roses aux buissons et des chansons partout. Ces ondées fréquentes c'étaient du bonheur et du rêve, des papillons et des enfants, des envolées de sourires et de cris de joie ; c'était des fruits, de la verdure et des épis dans les sillons. Cette eau qui tombait comme un baptême bienfaisant, c'était la gaieté, la santé, du carmin aux joues, de l'éclat dans les yeux, c'était le réveil de la terre et du ciel, la renaissance des amours mignons et des romans enterrés ; c'était le soleil, c'était la vie !

* *

Dans quelques jours la Bohême va perdre deux de ses membres, deux joyeux compagnons qui, durant leur séjour à Paris, ont su se faire de nombreux amis et admirateurs. Le bonheur fait des jaloux et nous sommes presque tentés de demander à quand notre tour. Chaque fois qu'un des nôtres s'embarque pour rentrer au foyer, pour retrouver sa famille et les siens, pour revoir tous ses amis qui gardent notre souvenir et dont le temps et l'espace n'ont pas refroidi le culte, quand les adieux sont faits nous le suivons longtemps de la pensée, nous faisons le voyage avec lui, nous aspirons de nouveau les âcres parfums de la mer, nous sommes ballotés, nous revoyons la patrie, reconnaissons les villages à leur clocher. Nous donnons avec lui des poignées de mains, nous partageons ses joies et ses émotions et nous avons tout ce que l'illusion peut nous donner sans être la réalité. Et tout ça parce que le bonheur fait des jaloux !

* *

MM. les docteurs L.-L. Auger et H. Brodeur nous quitteront vers le 16 de ce mois. Ils s'en vont tous deux grossir le nombre des médecins de Montréal. Comme confrère et ami, je ne puis m'empêcher de former des vœux pour leur succès, d'ailleurs assuré—Comme chroniqueur je me tairai. On m'accuserait peut-être de faire de la réclame et le mérite n'en a pas besoin.

* *

L'autre jour, l'honorable Premier Ministre eut l'ingénieuse idée de réunir à une réception chez lui tous les Canadiens à Paris. Plus de cinquante, sans compter le beau sexe, répondirent à l'appel. Et ce fut une soirée tout à fait charmante où l'on se sentait à l'aise, où vibrait quelque chose de national et de sympathique. Le fini des toilettes, les massifs de plantes vertes aux longues palmes, et une musique délicieuse interprétée par des artistes habiles s'ajoutaient encore au relief de la fête—

Pendant quelques heures nous avons cru voir revivre en plein Paris un coin de la patrie absente. M. Wiillard, de Montréal, qui nous a favorisés de plusieurs romances où se déployaient l'ampleur et la chaude expression de sa voix et mademoiselle Duhamel, d'Ottawa, qui nous a donné un échantillon de son talent souple et remarquable dans le grand air des Noces de Jeannette, n'ont pas peu contribué à entretenir en nous cette illusion.

* *

MM. Valière et Archer, de Québec s'embarquent à bord du *Sardinian* en même temps que le docteur L.-L. Auger.

Nos souhaits de bonne traversée.

D. R. Chevré

GALERIE CANADIENNE

L'HONORABLE AUGUSTE RÉAL ANGERS

L'honorable Auguste Réal Angers est né à Québec le 4 octobre 1838, d'un père qui était l'un de nos plus brillants avocats, et il reçut son instruction au séminaire de Québec d'abord, puis au collège de Nicolet. Dès sa jeunesse il fut un homme sérieux dans le bon et vrai sens du mot. La dignité de sa personne, l'élévation de son esprit le rangèrent sans retard au nombre des jeunes sur lesquels on comptait pour l'avenir. De taille plus petite que grande, mais de formes élégantes, il impressionnait facilement par sa politesse et sa tranquillité de mouvements ceux qui le rencontraient. Travailleur ardent, observateur surtout, il ne fut jamais un enfant aux yeux de son entourage. La vie lui apparaissait comme un problème à comprendre et à résoudre. Il ne gêna jamais personne et fit son chemin par la force même de sa nature. Un talent c'est comme l'eau—il lui faut son niveau. Jamais on n'a mis en doute ses capacités, ni son honnêteté. Son caractère est ferme, résolu, solide, mais il ne force ni la porte ni la fenêtre, et quand il prend une place c'est la sienne—personne ne le conteste—elle lui est due de l'aveu de tout le monde. Nous reconnaissons en lui l'un de ces hommes qui sentent leur valeur et qui ne cherchent point de subterfuges. Il n'achèterait pas un triomphe au prix d'un acte déloyal. Ajoutez à cela qu'il est instruit et homme de goût ; sa personnalité est facile à définir.

Avocat en 1860, conseil de la reine en 1874, l'année où il fut député à la législature de Québec, et où il fut d'emblée fait solliciteur général, il devint, en 1876, procureur général et chef des débats (leader) de l'assemblée législative où il sut briller jusqu'au mois 1878 au moment du coup d'État du lieutenant-gouverneur, M. Letellier de St-Just, qui congédia son ministère pour en appeler au vote de la province. Nommé juge de la cour supérieure en 1880, M. Angers exerça ses nouvelles fonctions avec un grand succès jusqu'au jour où il fut appelé au poste éminent de lieutenant-gouverneur de la province de Québec, le 20 octobre 1887. Dans sa nouvelle position il reste ce qu'il a toujours été : un homme d'État, comprenant tout et sachant diriger ses actions dans l'intérêt du pays. Puissions-nous avoir plusieurs Canadiens de sa trempe dans les temps difficiles que nous traversons, et puissions-nous conserver M. Angers pour les combats de l'avenir, car il y aura encore des combats. La droiture, la sagesse, aidées du talent, nous rendront des services tant que des hommes de la classe de M. Angers auront voix au chapitre parmi nous.

Benjamin Sulte

Le lit d'Olivier Cromwell a été vendu à l'encan pour 50 guinées.